

MAX WALLER

# La Flûte à Siebel

BRUXELLES

*Paul LACOMBLEZ, éditeur*

*rue des Paroissiens*

—  
1891

*Tous droits réservés.*

# La Flûte à Siebel

Max Waller



Bruxelles, 1891

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

*MAX WALLER*

La Flûte  
à Siebel

*BRUXELLES*  
*Paul LACOMBLEZ, éditeur*  
rue des Paroissiens

—  
1891

Tous droits réservés.

*TABLE*

[P. P. C.](#)

[Lavage](#)

[Complainte pour Margot](#)

Vers

Babolain

Berceuse

C'est ainsi

Mal

Au café

Au boulevard

La flûte est triste

Il pleut

Sun Shine

La complainte des boissons bues

À toi, Alfred !

Amour-Hôtel

Pureté

Toute la gamme

En mer

En mi bête

Catalepsie

Triste zut

Silence

Zigs-zags

Éventails exotiques

Retour

Sunday

P. P. C.

*Dans un sachet plein de pralines  
J'ai mis mon pauvre cœur d'amant,  
Et je songe aux lèvres câlines  
Qui le faisaient battre — ô maman !*

*Les yeux mouillés, je vous l'envoie  
Avec un " Pour Prendre Congé. „  
Ayez encore un brin de joie  
À savoir le regret que j'ai.*

*Vous m'avez dit avec un reste  
De pitié : " Soyons frère et sœur. „  
Je m'imaginai la douceur  
Inexprimable de l'inceste !*

*Mais c'était vraiment sérieux :  
Vous n'aimiez plus votre fidèle.  
Ô mon cœur ! Ô mon pauvre vieux !  
Saigne, saigne, et parle-moi d'Elle !*

*Les pralines teintées de sang  
Paraîtront faites à la rose,  
Mais je bénirai ma chlorose,  
Ô mon inconstante, en pensant*

*Que rien ne bat dans ma poitrine,  
Que tout y est mort désormais ;  
Grignote, toi que tant j'aimais,  
Jusqu'à la dernière praline !*

*Car voilà le cadeau moqueur  
Qui pose un lapin à l'idylle :  
Des bonbons au sang de mon cœur  
Et des larmes de crocodile.*

## LAVAGE

À Celle du 21 septembre

*C'est déjà fini, chère belle,  
Rien qu'une fois... C'était si bon !  
Je n'aurai goûté qu'un bonbon  
De la bonbonnière en dentelle.*

*Mais j'ai conservé son parfum  
Dans un mouchoir donné par elle ;  
C'est doux comme une tourterelle,  
Mais c'est triste, l'amour défunt !*

*La fine senteur s'évapore  
Tout doucement, tout tendrement,  
Ainsi qu'un sourire d'amant  
Que le mot d'adieu décolore.*

*Il ne restera rien demain  
De l'odeur lente et paresseuse  
Qu'un dernier bouquet dans la main  
Profane de la blanchisseuse.*

*Ainsi se fondent nos amours  
Aux flots bleus de l'eau savonnée,  
Pareilles à la loque à jours  
Que la charmante m'a donnée !*

## COMPLAINTE POUR MARGOT

À Antoine Clesse

*Elle partit par les faubourgs  
Mélancoliques, l'Adorable !  
Lors je me mis devant ma table  
En méditant des calembours.*

*Je rejetai cet exercice  
Supérieur à l'art d'aimer.  
Je ne puis pas mieux exprimer  
L'horreur de mon défunt caprice.*

*Aimer ! Aimer ! Être refait !  
Souffrir de l'épine dorsale...  
Oh ! la sottise colossale  
Que nous commettons, en effet !*

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . . [\[1\]](#)

*Je vais mourir : le médecin  
M'a dit que le ciel me réclame.  
Ô ma chérie, à toi cette âme  
Dont tu fus le sombre vaccin !*

*Ne pleure pas trop sur ma tombe,  
Cela te ferait mal aux yeux ;*

*Fais-moi simplement tes adieux  
Avant qu'en poussière je tombe.*

*Je pars triste, vieux, morne, seul,  
Rejoindre le grand Malfilâtre ;  
Le feu va s'éteindre dans l'âtre ;  
Viens me coudre dans mon linceul.*

*Sais-tu coudre ? Alors, viens, mignonne ;  
Entre en assourdissant tes pas.  
Au Ciel la porte d'or rayonne ;  
Prends garde, ne me pique pas !*

*Ferme-moi les yeux, je regarde  
Dans l'éternité désormais.  
Margot ! Margot que tant j'aimais,  
Du haut du ciel bleu je te garde.*

*Va, retourne par les faubourgs,  
Où des yeux luisent dans les caves ;  
Les trottoirs te font des bonjours  
Et les passants, des offres graves.*

1. ↑ *Strophe révoltante. (Note de l'auteur.)*

## VERS

Pour celui qui me rase

*Fidèle en allée infidèle,  
Chère au sourire exquis et doux,  
Mon âme, comme une hirondelle,  
Voltige, voltige vers vous.*

*Jolie en allée en jolie,  
Cydalise que j'adorais,  
Vers vous, ma folie en folie  
S'en va sans cesse, et je voudrais,*

*Perfide en allée en perfide,  
Me classer dans les faits-divers,  
Comme un monsieur qui fait des vers,  
Au fond de l'eau calme et limpide.*

\* \*

*Je ris ; mais quand je ris, je pleure,  
Je fais se tordre mes sanglots ;  
Et je vais confier aux flots  
Mon triste secret, tout à l'heure.*

*Tout à l'heure, j'irai voir si  
Les poissons nagent avec grâce,  
Et je nagerai sur leur trace,  
Car je sais bien nager aussi.*

*Je leur chanterai des ballades  
À la mode des décadents ;  
Mais les poissons sont si prudents :  
Ils auront peur d'être malades !*

*Ils fuiront, me laissant seulet  
Dans la vaste demeure humide,  
Avec quelque nymphe timide  
Qui pleurera dans mon gilet.*

## BABOLAIN

Au professeur Wagener

*Dans le boudoir où rien ne bouge  
Il fait d'un doux à défaillir.  
Elle me dit : Il va venir !  
Qui ? — ” Babolain „ le diable rouge !*

*” J'ai fait mettre au lit parfumé  
Des draps couleur moisson prochaine :  
Les coquelicots, mon aimé,  
Vont tomber toute une semaine.*

*“ Sur la neige il pleuvra du sang,  
Du sang comme en une bataille ;  
Non, ne me prends pas par la taille,  
Dit-elle encore — en rougissant.*

*“ Va-t-en, rentre chez toi, sois sage :  
Tu reviendras dans quelques jours  
Voir si le diable est là toujours,  
Et tu déferas mon corsage.*

*“ Et ce sera si bon d'avoir  
Rassemblé des économies ;  
Mais n'en souffle rien aux amies,  
Je pourrais m'en apercevoir. „*

*Du cher boudoir où rien ne bouge  
Qu'un tic-tac très clair et très gai,*

*Je suis revenu fatigué  
Du passage de la Mer Rouge.*

## *BERCEUSE*

Pour Hélène

*Je suis triste, ma reine,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,  
Je suis triste, ma reine,  
D'être si loin de vous.*

*Je vous ai vue à peine,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,  
Je vous ai vue à peine,  
Près du Fossé-aux-Loups.*

*Mon âme est pleine, pleine,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,  
Mon âme est pleine, pleine  
De vers aux rimes d'or.*

*Je veille, Hélène, Hélène,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,  
Je veille, Hélène, Hélène,  
C'est le lecteur qui dort.*

*La chose est souveraine,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,  
La chose est souveraine  
Et ça ne coûte rien.*

*Dors tranquille et sereine,  
Que mon cœur, mon cœur a de peine,*

*Dors tranquille et sereine,  
Dors, mon enfant, c'est pour ton bien.*

## C'EST AINSI

*Faire des vers, des vers gamins,  
Et rire, et rire, et rire encore,  
Et, comme un pierrot qui picore,  
Cueillir leurs parfums aux jasmins ;*

*Forger des vers comme des armes,  
Pointus, effilés, sans merci,  
Ou, pour expier son souci,  
Égrener des " ave ,, de larmes,*

*C'est bon supérieurement  
Et tout le reste est journalisme ;  
La strophe d'or est comme un prisme  
Où s'irise le firmament.*

*Et crevât-on, phtisique et blême,  
Avec des recors à la clé,  
Le violon qu'on a râclé  
Laisse des notes en nous-même.*

*La flûte, avec ses quatre trous,  
Quatre regards de mélodie,  
Quand elle est triste, psalmodie  
Comme un martyr sous les verrous ;*

*Et rien n'y fait, ni les gendarmes,  
Ni les huissiers, ni les tailleurs ;  
L'air de flûte a toujours des larmes  
En attendant des jours meilleurs !*

## MAL

*Il fait froid, si froid que mes yeux  
Sont remplis de larmes gelées ;  
Ces souffrances coagulées  
Me font un mal délicieux.*

*j'ai beau froter, à mes paupières,  
Ces glaçons de mon désespoir ;  
C'est chose curieuse à voir :  
Ils restent durs comme des pierres.*

*Ce mal étrange vient de vous,  
L'envolée à jamais, m'amie !  
De l'amour et des baisers fous  
Il ne reste qu'une ophtalmie !*

*Une ophtalmie et le regret  
Des chères douceurs en allées,  
Des longs aveux dans les allées,  
Où tout avait l'air d'un secret !*

*Mais il me plaît, ce mal, qui change  
Ma jeunesse en obscurité :  
Puisque je n'ai plus ta beauté,  
Le soleil qui luit me dérange.*

*Chaque rayon qui vient encor  
Fraper ma vue à l'agonie,  
M'insulte comme une ironie,  
Et je veux changer de décor.*

*Givrez-vous de nuit, mes prunelles !  
L'Ange blanc s'est enfuie un soir.  
Glacez-vous, je ne veux plus voir  
Que des ombres sempiternelles !*

## AU CAFÉ

À celle du 30 octobre

— Depuis un mois, mon en allée,  
Je t'attends en vain chaque soir  
Dans ce Café je vais m'asseoir,  
Où tu venais, emmitouflée.

Je t'attends et tu ne viens pas ;  
Si tu savais combien j'en pleure !  
J'y retournerai tout à l'heure  
Et je te parlerai tout bas.

De l'autre côté de la table,  
Je croirai que je te revois ;  
Tu me répondras, et ta voix  
Sera d'un éteint adorable.

Et nous boirons des grogs très chauds,  
Au gin, ainsi que tu les aimes,  
Et dans l'éclair bleu des réchauds  
Nous verrons nos deux faces blêmes,

Nos visages tout déformés  
Comme dans les miroirs de foire ;  
Mais sur ces reflets bien aimés  
Nous tendrons de la gaze noire ;

Les réchauds seront recouverts  
De crêpe, ainsi que des cadavres,

*Et toi, chère, qui tant me navres,  
Tu n'en sauras rien — que mes vers,*

*Mes vers qui font semblant de rire  
Et sanglotent très doucement.  
Ma voix éclate... ma voix ment !  
Je suis triste, jusqu'à le dire !*

*Pourquoi n'es-tu plus là ? Je suis  
Seul, tout seul, ma petite amie !  
Tu te tais, ô mon endormie,  
Que ferai-je des jours, des nuits ?*

*Je rêverai que je t'enlace  
Très fort, très fort, comme au beau temps ;  
Et nous resterons bien longtemps  
Jusqu'à l'heure tardive où, lasse,*

*Gentiment tu t'endormiras...  
Le vent sifflera par la porte,  
Et je n'étreindrai qu'une morte  
Raidie et froide entre mes bras !*

## AU BOULEVARD

*Ma femme de chambre épouse un cocher,  
Un cocher du roi, plus rustre encor qu'elle !  
— Je plains les chevaux. — Voulons-nous marcher ?  
— Comme tu voudras. — Cette femme est belle !*

*— De qui parles-tu ? tu sembles souffrir ? ...  
— Mais non, je suis gaie et je ris... oh ! comme  
Cette femme est laide ! On dirait un homme !  
Dis-moi, cela fait-il mal, de mourir ?*

*— De mourir, oh non ! c'est doux comme un rêve :  
Quand on est très jeune et qu'on est très beau,  
On descend joyeux au fond du tombeau,  
La femme qui meurt et l'homme qui crève.*

*— Viens, asseyons-nous sur ce banc de bois ;  
Parle-moi, dis-moi des mots en musique ;  
C'est vraiment gaga, dis, d'être phtisique ?  
Elle me parlait en baissant la voix.*

*Mais que te prend-il ? réponds, bien aimée ?  
— Tu me promets de garder mon portrait ?  
Ah ! c'est vrai que la mort est parfumée ! ...  
— C'est à n'y pas croire, elle se mourait !*

## LA FLÛTE EST TRISTE

*Nous n'irons plus au bois, je reste dans ma chambre  
En me parlant tout bas ;  
Nous n'irons plus au bois, au doux bois de la Cambre.  
C'est fini, n'est-ce pas ?*

*Les lauriers sont coupés et mis dans le potage,  
Il n'y faut plus songer !  
Nous en ferons, si tu veux, un juste partage  
Avant de les manger.*

*Nous n'irons plus au bois, puisque c'est impossible,  
Même en tram découvert.  
Tu m'as quitté, lorsque le bois cher et paisible  
Était encor tout vert.*

*Les lauriers sont coupés à présent et les branches  
Ont l'air de grelotter,  
Et je grelotte aussi, mais des visions blanches  
Me viennent visiter.*

*La belle que voilà n'est plus là ; la chère ombre,  
C'est ton frais souvenir,  
Le souvenir exquis des longues nuits sans nombre  
Qui viennent de finir.*

*Ira les ramasser ? Personne, hélas ! la belle  
A pris un wagon-lit.  
Et sa douleur de me délaisser était telle  
Qu'elle s'y endormit !*

## IL PLEUT

*Il pleut, accourez ma mignonne,  
Nous jacasserons près du feu,  
Et le ciel gris paraîtra bleu  
Dans votre regard qui rayonne !*

*Nous nous dirons des mots en l'air,  
Des mots vifs comme des fusées,  
Et le ciel noir paraîtra clair  
Dans vos chères boucles frisées !*

*Dis ! nous nous baiserons encor  
Comme l'autre soir, sur les lèvres,  
Et si folles seront nos fièvres  
Que l'affreux ciel paraîtra d'or !*

*Et dans cette nuit d'infamie  
Où des crimes hurlent au loin,  
Nous nous blottirons dans un coin  
Tout près l'un de l'autre, m'amie.*

*Nous dirons à ce ciel qu'il ment,  
Nous oublierons qu'il pleut à verse,  
Plongés dans un rêve qui berce  
Et qui grise adorablement.*

*Viens, ma douce, viens, dis, c'est l'heure  
Où les gens graves font un nez...  
Nos péchés seront pardonnés ;  
Nous rirons, puisque le ciel pleure.*

## *SUN SHINE*

Pour celle qui demande un air de flûte

*How do you do ? mon cœur à faim  
De votre regard qui dédaigne ;  
Et depuis l'autre jour il saigne,  
Viendrez-vous le soigner enfin ?*

*Car, bien que le printemps commence  
À dorer les longs boulevards,  
Il fait très froid sans vos regards  
Et ma solitude est immense.*

*Little beauty ! venez, venez !  
C'est si triste et si navrant d'être,  
Les yeux braqués, à la fenêtre  
Pendant les doux après-dîners,*

*Attendant toujours la chérie  
En songeant qu'elle n'aime plus,  
Et c'est ridicule au surplus,  
Et c'est naturel qu'on en rie.*

*Mais voilà ! my heart ! on est fou,  
On sait bien qu'elle est infidèle,  
Et pourtant lorsqu'on rêve d'elle,  
On a la tête Dieu sait où.*

*On se dit : la folle sur l'heure  
Est aux bras d'un nouvel amant !*

*Oh ! c'est son droit assurément,  
Mais ça n'empêche qu'on en pleure.*

*Si le soleil n'était pas là,  
Lui qui contre tous nos spleens lutte,  
Je me tuerais, tra la la la !  
En sanglotant un air de flûte !*

*LA COMPLAINTÉ  
DES BOISSONS BUES*

Pour Fritz Rotiers

*En cette nuit d'écœurements,  
Où rien ne bouge que ma plume,  
Et l'étincelle qui s'allume  
Au fond du poêle par moments,*

*En ce soir de spleen lamentable,  
Il me semble que c'est la Mort  
Qui, comprenant mon mauvais sort,  
Prend gravement place à ma table.*

*Elle me donne, sans parler,  
Une petite poudre blanche,  
Et, comme un serin de sa branche,  
Je vois mon âme s'envoler !*

*Elle s'envole et se balance  
En l'air, sans disparaître encor...  
Avez-vous entendu le cor  
Hurler au cœur de la distance ?*

*Ô spleen ! c'est l'appel des boissons,  
Des lourdes boissons avalées,  
Des tristes heures écoulées,  
Et des hoquetantes chansons.*

*C'est le flot des longues ivresses*

*Très tard, dans la nuit du café,  
Où, par l'atmosphère étouffé,  
Je faisais boire mes détresses ;*

*Sur ce fleuve au reflet dormant  
Empli d'essences parfumées,  
Roulent, tristes étrangement,  
Les yeux des anciennes aimées,*

*Des yeux verts d'absinthe, des yeux  
Noirs de stout, plus sombres que l'aile  
Du corbeau, des yeux de pale-ale,  
Ivres, hagards, mystérieux ;*

*Des yeux qui pleurent l'existence  
Roulée à boire encor, toujours,  
Les heures, les heures, les jours  
Où, tel qu'un navire en partance,*

*On n'attendait, dans la boisson,  
Qu'une solennelle arrivée,  
Tandis qu'à la rive rivée,  
L'âme grelottait d'un frisson.*

*Mon âme ! il fait froid, levons l'ancre !  
Allons-nous-en vers les lointains  
Où l'on trouve les doux matins  
Loin des horizons couleur d'encre ;*

*Allons-nous-en incognito,  
Sans rien en dire aux journalistes !  
Mon âme ! ne soyons plus tristes,  
Et m'aide à passer mon manteau !*

## *À TOI, ALFRED !*

Pour Charles Saintelette

*Du temps où je roulais partout,  
J'entrevis un homme posthume,  
Qui, tout en singeant mon costume,  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il n'était pas trop mal, en somme,  
Droit comme un canon de fusil ;  
Pour camarade il me choisit,  
Puis je n'ai plus revu cet homme.*

*Un soir — je jouais pique — atout !  
Il revint comme partenaire,  
Mais son visage débonnaire  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il m'ennuyait, dois-je le dire ?  
Mais enfin, il était poli,  
Si bien que, me glissant au lit,  
Gravement je me mis à rire.*

*Je devins vieux et mon matou  
Seul consolait ma solitude,  
Lui parut — mais, par habitude,  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Cette fois, je pris la parole,  
Tandis que lui tournait ses doigts ;*

*Il frémit au son de ma voix :  
" Sais-tu bien que tu n'est pas drôle !*

*" Tu m'as poursuivi Dieu sait où,  
Plus rasant que le rasoir même,  
Mais ton masque, visiteur blême,  
Ne me ressemble pas du tout... „*

*Alors son verbe aux accents tristes,  
Traînant sur le mode mineur,  
Me dit : " Toi qui fis mon bonheur,  
Je suis le dernier des fumistes. „*

## *À TOI, ALFRED !*

Pour Charles Saintelette

*Du temps où je roulais partout,  
J'entrevis un homme posthume,  
Qui, tout en singeant mon costume,  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il n'était pas trop mal, en somme,  
Droit comme un canon de fusil ;  
Pour camarade il me choisit,  
Puis je n'ai plus revu cet homme.*

*Un soir — je jouais pique — atout !  
Il revint comme partenaire,  
Mais son visage débonnaire  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Il m'ennuyait, dois-je le dire ?  
Mais enfin, il était poli,  
Si bien que, me glissant au lit,  
Gravement je me mis à rire.*

*Je devins vieux et mon matou  
Seul consolait ma solitude,  
Lui parut — mais, par habitude,  
Ne me ressemblait pas du tout.*

*Cette fois, je pris la parole,  
Tandis que lui tournait ses doigts ;*

*Il frémit au son de ma voix :  
" Sais-tu bien que tu n'est pas drôle !*

*" Tu m'as poursuivi Dieu sait où,  
Plus rasant que le rasoir même,  
Mais ton masque, visiteur blême,  
Ne me ressemble pas du tout... „*

*Alors son verbe aux accents tristes,  
Traînant sur le mode mineur,  
Me dit : " Toi qui fis mon bonheur,  
Je suis le dernier des fumistes. „*

## PURETÉ

Pour Georges Rodenbach

*Un parfum doux et discret traîne  
Dans l'alcove de l'ange aimé ;  
On n'entend au réduit fermé  
Que l'heure lente qui s'égrène.*

*Tout est vague comme une mort :  
L'enfant blonde de ma pensée,  
Par le silence caressée,  
Ferme ses grands yeux et s'endort.*

*Son visage a la candeur calme  
D'une immuable chasteté ;  
Son pur sourire est éventé  
Par une occulte et lente palme.*

*Mais soudain un profond baiser  
Entr'ouvre les plis de son rêve,  
Et dans une secousse brève  
Qui semble la martyriser,*

*Elle se tord et s'abandonne  
Avec un long geste d'aimer,  
Un geste attendri de madone,  
Et ses bras veulent se fermer ;*

*Car elle rêve qu'elle est nue  
Aux lèvres d'une vierge sœur,*

*Et sous la caresse inconnue  
Elle agonise de douceur !*

## TOUTE LA GAMME

À Iwan Gilkin

*Madame, je suis un fardeau  
Dans votre vie, et je m'éloigne.  
Que mon cœur malade se soigne ;  
Il est tout seul désormais !* DO.

*Pouviez-vous vouloir du Bohême  
Qui pourtant vous eût adoré ?  
Ma vie est couleur de poème,  
La vôtre couleur d'oubli.* RÉ.

*Restons-en là, c'est inutile  
De nous perdre tous deux parmi  
Les chemins fleuris de l'idylle,  
Puisque vous ne m'aimez pas.* MI.

*Le premier amant, je l'envie,  
Qui de vos dédains triompha ;  
Je le tuerai toute ma vie  
Dans le fond de moi-même.* FA.

*Avec lui vous étiez câline  
Sous la pudeur du parasol ;  
C'était doux comme une praline  
De croquer ce poème !* SOL.

*Il vous disait des mots sans suite,*

*Des mots stupides, mais voilà !  
Il était moins banal ensuite,  
Et c'était délicieux !* LA.

*Je vous quitte, bonjour la blonde !  
Parfois rappelez-vous que si  
Vous le voulez il est au monde  
Quelqu'un qui vous désira...* SI.

*Qu'il voudrait chanter sur sa flûte,  
Avec des accents doux de luth,  
Votre corps de superbe brute,  
Do, ré, mi, fa, sol, la, si,* ZUT !

## EN MER

À Grégoire Le Roy

*Au bastingage du steamer,  
Où caressante, l'eau déferle  
Avec des nacrures de perle,  
Je regarde danser la mer.*

*Les vagues vont, les vagues vagues  
Comme un rêve d'eau sanglotant,  
Et ce n'est que de l'eau pourtant...  
Et j'écoute vaguer les vagues.*

*C'est adorable, ce lointain,  
Cet horizon qui gronde et lutte !  
Il est deux heures du matin :  
Mignonne Mer, un air de flûte !*

*Un air de flûte qui serait  
Plus chaste qu'un baiser de lame,  
Dans le jour au loin qui s'enflamme,  
Un air de flûte bien discret,*

*À tous les engloutis des ondes  
Mangés par les petits poissons,  
Une de mes minces chansons  
Pour leur faire danser des rondes.*

*Il est inédit, de mon choix,  
Un air à peine d'un quart d'heure,*

*Et je le dédie aux anchois  
Afin qu'ils en fassent leur beurre.*

*C'est adorable, ce lointain,  
Cet horizon qui gronde et lutte ;  
Il est deux heures du matin,  
Dans la mer j'ai jeté ma flûte.*

## EN MI BÉBÊTE

*Veux-tu venir avec moi ? Viens  
Dans la langueur du crépuscule.  
Nous nous dirons des tas de riens  
Sur un ton doux et ridicule.*

*Les lilas, là-bas, sont tout blancs ;  
Au fond du parc l'étang s'allonge,  
Et dans l'eau langoureuse plonge  
Le cœur des nénuphars dolents...*

*Tout est blancheur et tout, mystère,  
En la nuit qui va frissonner.  
Sept ! huit ! neuf ! entends-tu sonner  
L'heure où va se coucher la terre ?*

*Les voix doucement se tairont,  
Amoureuses, comme épuisées,  
Et de leurs palmes irisées  
Les rameaux neufs t'éventeront.*

*Alors, yeux noyés, mains unies,  
Nous irons rêver tous les deux,  
Sous la garde des bergers bleus  
Et des houlettes infinies.*

*Puis quand viendra le vilain jour,  
Je me jetterai dans l'eau claire...  
Et tu pourras, sans me déplaire,  
Me tromper à ton aise, amour !*

## CATALEPSIE

*Le magnétiseur, l'œil rivé  
Dans l'œil bleu de celle que j'aime,  
L'a rendue immobile et blême...  
J'ai cru que c'était arrivé.*

*Elle tomba sans un murmure ;  
Son dolent regard disparut.  
Un espoir en mon cœur courut :  
Mon Dieu ! pourvu que cela dure !*

*Que ce soit un vrai cauchemar,  
Qu'elle soit morte de ma vie !  
Je l'appellerai, sans envie :  
" Mademoiselle Valdemar. „*

*Je l'aimerai tant disparue  
À tout jamais de mon chemin !  
Alors je lui tendrai la main,  
Sans la rencontrer dans la rue.*

*J'emporterai son corps défunt  
Dans une bière en porcelaine  
De Sèvres ou de Saxe, pleine  
D'un inaltérable parfum ;*

*Puis, pour que rien ne la réveille  
De son rêve doux et berceur,  
À pas de loup, j'irai, la veille,  
Égorger le magnétiseur !*

## TRISTE ZUT

*J'ai vu la chère tout à l'heure :  
Elle m'a dit des mots en l'air ;  
Mais cela n'était pas bien clair...  
Comment se fait-il que je pleure ?*

*Elle me disait : c'est un leurre  
Que s'aimer éternellement ;  
Celui qu'on aime est... l'autre amant...  
— Comment se fait-il que je pleure ? —*

*Que l'amour trop prolongé fleure  
Les lilas longtemps enfermés...  
Oui, nous nous sommes trop aimés.  
Comment se fait-il que je pleure ?*

*Lorsque dans le doux soleil clair  
Où la rosée en perles pleure,  
J'ai vu la chère, tout à l'heure,  
Elle prenait un air en l'air ;*

*Elle souriait, c'est un leurre :  
Le sourire ainsi souri ment.  
On sourit éternellement  
Et c'est au dedans que l'on pleure.*

*Oui, nous nous sommes trop aimés,  
Petit cœur que mon cœur effleure,  
Et tout seul, chère que je pleure,  
J'ouvre mes amours mal fermés.*

## SILENCE

À Francis Nautet

*Tais-toi, tais-toi, reste mystère !  
Je ne t'aime pas autrement :  
Je voudrais être ton amant  
Si tu voulais toujours te taire,*

*Si tu restais là sans parler,  
Jasant seulement du sourire ;  
Et moi, de même, sans rien dire,  
J'entendrais les mouches voler.*

*Le tic-tac de l'horloge en chêne  
Dans ce silence parlerait :  
Comme de nos cœurs, il viendrait  
D'un gros poids au bout d'une chaîne.*

*Mais l'horloge ne peut chanter  
La chanson des mélancolies :  
Souviens-toi, je la dus porter  
Où sont les montres abolies.*

*Silence et du silence, écoute :  
Du silence ! La nuit descend  
Et dans le ciel noir on pressent  
La lune sur sa blanche route.*

*Elle va paraître, ô merci !  
Car vous vous taisez en cadence,*

*Amante et Lune, et vous voici  
Deux Notre-Dame de silence.*

## ZIGS-ZAGS

*À l'heure adorable où tout chante,  
Ils allaient, les deux amoureux,  
Zigzaguant vers le bois ombreux,  
Et cette scène était touchante.*

*Ils avaient bien bu, oui ; ce qui  
Leur faisait cette marche émue ;  
Mais elle, par lui soutenue,  
Pensait toujours au bon whisky.*

*— Il était si doux, une crème !  
Allons en reboire, ô chéri !  
— Non, je préfère le sherry !  
Et puis c'est assez, car... je t'aime !*

*Et ces boissons dans ces bois sont  
Très nuisibles à ma tendresse...  
Elle répondit : — Rien ne presse.  
Ce mot le glaça d'un frisson.*

*Il dit : — Oiseau ! j'ai coupé l'aile  
De mon désir incandescent ;  
Ne t'envoie point quand descend  
Le nuage blond des pale-ale !*

*Froide, elle reprit : — Est-ce tout ?  
— Non, répondit-il, ô mon rêve !  
Buvons encor, buvons sans trêve !  
— Quoi ? — Half and half : pale-ale et stout !*

*Et ce fut une douce orgie,  
Je te le dis tout bas, écho !  
Grâce à la troublante magie  
De ton triangle : Bass and C° !*

## ÉVENTAILS EXOTIQUES

*Gais éventails enjoliés  
Par de fines mains aux doigts roses,  
Que l'on fixe entre un tas de choses  
Aux tentures des ateliers ;*

*Où l'on voit des lunes laiteuses  
Sur des montagnes lazuli,  
Avec un horizon pâli,  
Tout constellé de nébuleuses ;*

*Éventails chimériques qui  
Donnent la vague nostalgie  
D'entendre une voix de vigie  
Vous signaler Nangasaki ;*

*Éventails en papier qu'on donne  
Pour quelques sous, soyez bénis !  
Vous, la gaîté de tous les nids  
Où le jeune amour s'emprisonne ;*

*Qui jetez aux murs des gaîtés  
D'Orient qui s'emparadise,  
Votre art primitif réalise  
Les plus caressantes clartés ;*

*Et vous êtes, dans votre vie  
L'image à nos sens avivés  
De la tendresse inassouvie  
Et des chers paradis rêvés !*

## RETOUR

### I

*Il est parti, le pauvre Amour  
Qui me caressait de son aile...  
Je le trouverai, quelque jour,  
Au fond de la vie éternelle.*

*C'était trop pur, trop clair, trop beau,  
C'était impossible, je pense ;  
Alors j'ai risqué la dépense  
D'un marbre noir sur son tombeau.*

*Je retourne au passé, sans lutte,  
Sans grande joie et sans remords ;  
Tous mes petits enfants sont morts  
Et je noue un crêpe à ma flûte.*

*Moi qui l'avais jetée au flot  
Plein de victimes ! Repêchée,  
Elle n'est pas encor séchée  
Des vieilles larmes et de l'eau.*

*Elle est toujours triste et dolente,  
Joyeuse, folle, et bonne aussi :  
Elle chante, elle pleure, ô si  
Vous aviez été mon amante !*

## II

*Tu voulais, j'en suis sûr, cher ange,  
Un amant intrompé, trompant ;  
Ève, j'eusse été ton serpent,  
Un serpent fou qui se dérange.*

*Oublie, et puis dis-toi qu'il faut  
Au canard, au cygne, des ailes ;  
Et que j'avais ce gros défaut  
D'aimer toutes les demoiselles.*

*Car c'est bien là que nous allons  
Bienfilâtre ou bien Malfilâtre  
À moins d'imiter le Pilâtre  
De Rosiers, qui fit des ballons,*

*Et de s'envoler vers la nue,  
Secoué par les ouragans,  
Avec douze paires de gants,  
Pour la Nébuleuse Inconnue !*

## *SUNDAY*

*Il fait dimanche et, sans répit,  
Je vois passer des robes blanches ;  
Les petits oiseaux font pipi  
Au son des cloches, dans les branches.*

*Un merle est venu se percher  
Juste en face de ma fenêtre ;  
Ses petits yeux semblent chercher  
Quel pays lointain m'a fait naître.*

*Tandis qu'en la campagne, au loin,  
En cantiques s'ouvrent les gerbes,  
Le vent très doux courbant les herbes,  
Je reste placide en mon coin,*

*Avec une secrète envie  
D'aller prier aussi — pour voir,  
Et de m'éteindre dans le soir  
Sans aucun regret de la vie !*

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- JLTB34
- Cantons-de-l'Est
- Maltaper
- Ernest-Mtl
- TptBot
- Le ciel est par dessus le toit
- Tylwyth Eldar

---

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)